

Quatre siècles de systèmes de culture dans le Kent, 1500-1900

Le Weald du Kent n'avait qu'une population clairsemée à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e. De Winchelsea, dans le Sussex, à River Hill, dans le Kent, le sol était tout à fait stérile, « aussi impropre au labourage qu'au pâturage », mais une lente progression des cultures s'y poursuivait de longue date. Le développement de l'industrie du fer dans le Weald s'était accéléré au début du XVI^e siècle et l'on avait coupé de grandes quantités de bois pour les fours. Dans les clairières, des colons s'installaient individuellement et cultivaient la terre. Leurs petits établissements formaient des « repaires » (*dens*) comme Tenterden, dont chacun suffisait à une vingtaine de ménages¹. C'est pourquoi il n'y eut jamais dans le Kent de champs ouverts avec assolement obligatoire, comme ce fut le cas dans la plaine des Midlands. On a dit que le Kent était passé sans transition d'un système foncier tribal à une agriculture commerciale, mais cela signifie seulement que les nouveaux venus étaient des hommes qui devaient vivre du produit de leurs cultures. Peut-être la majeure partie du comté, sauf l'est et la rive sud de la Tamise, resta-t-elle inhabitée jusqu'au XVI^e siècle².

UNE AGRICULTURE PROSPÈRE

Quelques inventaires au XVI^e siècle

Mais on y trouvait de grandes exploitations agricoles. L'une d'elles était l'Hôpital St. Mary, ou Maison-Dieu, à Douvres. Dans la vingt-sixième année du règne de Henri VIII, l'institution avait dans ses écuries trois chevaux de selle, dix chevaux de trait et un poulain. Elle avait deux *quarters* de malt en brasserie, et en grange trente *quarters* de froment, trente *quarters* d'orge,

1. Gervase MARKHAM, *The Inrichment of the Weald of Kent*, London, R. Jackson, 1625 ; Mary Cecilia DELANY, *The Historical Geography of the Wealden Iron Industry*, London, Benn Bros, 1921, pp. 17-20.

2. Gilbert SLATER, *Social and Economic History. Victoria History of the Counties of England, Kent*, London, III, 1932.

vingt meulons (*coppes*) de vesces et cinq ou six charges de foin³. On comptait trois vaches laitières et un verrat, trois truies et vingt-trois porcelets. En régie directe, l'hôpital avait cent soixante-treize brebis, quatre cent huit moutons et deux cent quarante-cinq antenais, et d'autres animaux étaient baillés à cheptel, vingt brebis à William Hamcur, d'Ewell, soixante-trois moutons à Thomas Peper, de Charlton, trente brebis à John Stelman, de St. Margeret's et deux cent cinq moutons à Fag, de Dudmanstone. Outre les trois vaches laitières, il y avait aussi un grand troupeau bovin en régie, trente-cinq vaches, quarante-cinq bœufs d'âges divers et quinze veaux.

Il y avait aussi du bétail dans le Marais de Romney. L'achat de bœufs pour l'embouche dans le Marais est une activité qui devait déjà exister à cette époque, puisque l'hôpital y tenait vingt bœufs maigres du Nord ; il y avait aussi huit bœufs du pays à l'attache et quatre autres bœufs maigres. Au surplus, il y avait trois bœufs gras prêts pour la boucherie et deux vaches. Apparemment, les chevaux de rechange et de reproduction allaient aussi au Marais, car on n'y comptait pas moins de dix-neuf juments, jeunes ou vieilles, avec trois poulains et trois chevaux de deux ans. Les ovins ne représentaient pas grand-chose : six moutons gras, cinq brebis stériles et vingt-trois bêtes maigres avec vingt-deux antenais.

Cet inventaire donne une bonne idée de l'agriculture près de Douvres au début du XVI^e siècle. La rotation des cultures devait être épuisante, si on la répétait sur les mêmes terres. Elle consistait, semble-t-il, en froment, orge et jachère, avec un peu de vesces dans la jachère ou ailleurs. On récoltait du foin, mais dès janvier il n'en restait plus guère en réserve.

On élevait des bœufs, des moutons et des porcs, l'élevage des chevaux étant tout à fait extensif. L'élevage laitier était important, avec quarante vaches en différents endroits. On achetait des bêtes dans des régions aussi lointaines que le Nord, à moins qu'elles ne fussent conduites dans le Kent par des marchands itinérants, comme ce fut le cas par la suite pour les bœufs gallois. On mettait les bœufs à l'embouche dans le Marais de Romney. La Maison-Dieu devait bénéficier de circonstances tout à fait exceptionnelles pour pouvoir disposer de trois bœufs gras en janvier, à une époque où la plupart des fermiers avaient bien du mal à garder leur bétail en vie jusqu'à la fin de l'hiver. L'hôpital avait une vaste entreprise d'élevage ovin, puisqu'il entretenait de grands troupeaux sur place et dans le Marais, outre ceux, en nombre non négligeable, qui étaient donnés à bail à des fermiers.

La même année, le Prieuré voisin de St. Martin, Douvres, avait donné des animaux à bail à deux fermiers. Le premier, William Thorall, de Perding Lowe, avait reçu un taureau et douze vaches. Il avait alors dix *quarters* de froment et dix d'orge. Le second, Robert Malyn, de Guston, tenait deux cents brebis. Le Prieur lui-même ne possédait que deux petits bœufs et un bélier.

3. Le *quarter* vaut 12,7 kg ; le *cop* ou *coppe* (meulon) est une unité de mesure propre au Kent, on l'utilisait pour les récoltes qui ne se mettaient pas en gerbes, c'est-à-dire autres que le froment ; elle équivaut, en volume, à 15 ou 16 gerbes ; la charge (*load*) est probablement celle d'un chariot [N.d.T.].

Deux ans plus tard, le Prieuré de Minster dans l'Île de Sheppey possédait une laiterie bien équipée, avec deux barattes, deux presses à fromage et divers cuviers, bassines et terrines. En mars, date de l'inventaire, il y avait un troupeau de belle taille qui comptait cinq bœufs du pays et quatre bœufs gras de l'Ouest, dix-huit bœufs de trait du pays, maigres, douze bouvillons de deux ans et vingt d'un an, trente-huit vaches et génisses, et vingt-six bêtes de l'année. Le Prieuré élevait aussi quelques équidés, cinq juments, cinq chevaux ; six chevaux et un hongre de labour. Les porcs étaient nombreux, quarante-trois de toute espèce.

Le troupeau ovin était considérable : quatre cent trente moutons, sept cents brebis mères, six cent trente-cinq brebis et moutons d'une tonte, et cinq cent soixante agneaux de l'année.

L'exploitation agricole, considérable également à en juger par son matériel, comprenait quatre charrues, quatre herses de bois et une de fer (c'est-à-dire sans doute munie de dents en fer), cinq tombereaux avec et sans roues, un chariot et quelques roues usagées.

Les récoltes en magasin ou sur pied consistaient en deux *quarters* et deux boisseaux de froment, plus cinq boisseaux non battus ; trente-six *quarters* de malt ; trois *quarters* d'orge non battue ; deux *quarters* d'avoine et un peu de vesces pour les chevaux. La réserve de foin était de cent soixante charges. Les terres et jachères ensemencées comprenaient une acre de froment, six de fèves, quatre de pois, sept d'avoine et quatre de vesces. Il y avait trente-six acres de jachère pour les semailles d'orge suivantes et cinquante acres pour le froment.

Il s'agissait donc d'une grande entreprise, et bien qu'une bonne part des produits aient dû être consommés par le Prieuré, quelques-uns étaient destinés à la vente, notamment les bœufs, et très probablement les moutons et la laine. De plus, il y avait des bœufs gras en mars et on entretenait un troupeau important durant tout l'hiver⁴. Cette capacité de soigner des bêtes tout l'hiver et de les avoir en état au printemps, qui existait déjà à Douvres, est tout à fait remarquable par comparaison avec l'opinion générale, aujourd'hui rejetée, que tous les animaux non reproducteurs étaient tués à la fin de l'automne par crainte du manque de fourrage. L'Île de Sheppey comme le Marais de Romney offraient des ressources exceptionnelles pour le bétail.

Diversité des cultures

Les données de ces deux ou trois inventaires confirment bien la description du pays faite par W. Lambard⁵. « Les terres sont fertiles pour la plus grande part, elles consistent indifféremment en labours, pâtures, prés et bois, quoique les bois occupent encore aujourd'hui (1576) la plus large portion, excepté vers l'est, où le littoral a plus de 'champaignes' qu'ailleurs », écrivait-il.

4. *Archaeologia Cantiana*, Dover, Kent Archaeological Society, 1865, 7, pp. 279, 287, 302.

5. William LAMBARD, *A Perambulation of Kent*, London, H. Middleton, 1576.

« Le pays a les mêmes blés et grains que les autres comtés du Royaume, froment, seigle, orge et avoine en bonne abondance, excepté seulement dans le Weald ou les endroits boisés ; on y faisait naguère, faute d'orge, beaucoup de cidre, le défaut d'orge est maintenant plus communément pallié avec de l'avoine.

» Le Kent ne manque pas davantage des mêmes sortes de légumes que le reste du Royaume, à savoir fèves, pois et vesces...⁶

» Les prés et les pâtures, non seulement suffisent pour l'élevage en proportion avec l'étendue du pays lui-même, mais sont comparables par leur fertilité à tous les autres pour le fourrage qu'on y gagne... »

La production des pommes, poires, cerises, prunes et châtaignes était également florissante.

Deux points sont importants dans cette description. En premier lieu, l'est et le sud-est du comté, où il y avait déjà pas mal de terres labourables et de polyculture, sont décrits comme « champaigne ». Il ne s'agissait pas d'open-fields, mais pas non plus d'un pays de forêts comme le Weald. En second lieu, l'emploi d'avoine pour faire du malt dans le Weald indique qu'on ne pouvait pas produire d'orge dans les petits défrichements épars qui s'y trouvaient⁷.

W. Lambard ne pensait pas que le bétail du Kent fût très différent de celui d'autres comtés, mais le fourrage y était si bon « qu'on y produisait les plus grandes tailles de chaque espèce ». Le Marais de Romney était très peu habité ; on n'y voyait que les huttes isolées des bergers et des gardiens de bœufs. Il s'y trouvait « davantage de bonne herbe sous le pied que d'air salubre », et c'est par des exemptions d'impôts qu'avaient été attirés ceux qui s'y étaient installés⁸.

Le houblon était cultivé dans le Kent depuis au moins 1428. Mais bien que le district de Maidstone fût appelé « la patrie des houblonnières », d'autres comtés étaient également connus pour cette culture⁹.

Il se peut qu'il y ait eu des jardins maraîchers aux environs de Londres au début du xvii^e siècle. Un membre de l'ambassade vénitienne auprès de Jacques I^{er}, Busoni, vante en termes très vifs « les légumes verts, et spécialement les choux, des environs de Londres ». Toutefois, il appréciait moins les fruits ordinaires. On les servait rarement comme dessert, mais tout le monde en grignotait continuellement du matin au soir dans les rues et les lieux de plaisir¹⁰. Un autre Italien, qui fit à la même époque le voyage de Douvres à Londres par Canterbury et Gravesend — la route normale —, fut si impressionné par la ressemblance de cette région de collines avec son

6. « ... tares, which some... call vetches. »

7. Cf. E. C. K. GONNER, *Common Land and Inclosure*, London, Macmillan, 1912, pp. 239-240 ; W. H. R. CURTLER, *The Enclosure and Redistribution of our Land*, Oxford, University Press, 1920, p. 220 ; Gilbert SLATER, *The English Peasantry and the Inclosure of the Common Fields*, London, 1907.

8. W. LAMBARD, *op. cit.*, pp. 9, 159.

9. W. H. R. CURTLER, *op. cit.*, p. 227 ; cf. aussi H. H. PARKER, *The Hop Industry*, London, P. S. King, 1936.

10. « Diary and Dispatches of the Venetian Embassy », trans. by Rawden Brown, *Quarterly Review*, July 1857, p. 436.

propre pays, la « Marche de Jesi », qu'il se sentit obligé de citer un autre auteur, Coulon, selon lequel le pâturage était admirable, la laine bonne et les draps « recherchez »¹¹.

L'agriculteur du xvi^e siècle dans le Kent était plus favorisé que bien d'autres par son environnement physique. Son travail n'était pas entravé par des parcelles éparpillées en open-fields. Bœufs et moutons du Marais de Romney étaient déjà réputés et les herbagers étaient si experts que certains d'entre eux avaient des bêtes grasses à Noël et même en mars, à la pire période de l'année pour l'engrais à l'herbe. D'autres avaient la bonne fortune de posséder vergers et houblonnières, tandis qu'un embryon de maraîchage apparaissait près de Londres.

Les comptes d'une exploitation au xvii^e siècle

Pendant la plus grande partie du xvii^e siècle, Nicholas Toke et ses descendants tinrent assez régulièrement les comptes de leur domaine, dont une partie était à Milstead, une autre partie, maison et terres, à Godinton et une troisième, fermes, bois, prés et terres, à Cheyne Court, avec en outre quelques terres de location.

Le premier des Toke à tenir des comptes était plutôt herbager et éleveur de moutons que cultivateur. Mais la situation changea en très peu d'années et la culture devint au moins aussi profitable. Lorsque le domaine passa aux héritiers de Nicholas, ceux-ci en louèrent une grande partie. Ils ne gardèrent que la ferme de résidence, probablement sous la direction d'un régisseur. Nicholas Toke était surtout un moutonnier. C'est à Cheyne Court que se trouvait son troupeau le plus important : mille deux cent soixante-dix têtes en 1619, contre trois cent soixante-deux seulement à Godinton. Il avait aussi des troupeaux de vaches et de nombreux bœufs, mais leur rôle économique n'était pas aussi grand que celui des moutons. En 1624, le changement était net. Il y avait à Godinton deux cent cinquante-quatre moutons, soixante-treize bœufs, taurillons et génisses, dix-huit chevaux et quarante-trois porcs, mais il ne restait à Milstead que dix-sept moutons et six chevaux, la majeure partie des terres ayant été mises en culture pour les grains.

Bœufs et chevaux servaient aux labours et aux charrois, mais les moutons ne redevinrent jamais aussi nombreux après que Toke eut cédé une propriété dans le Marais à Bonington. Le nombre le plus élevé d'animaux tondu fut d'environ sept cents.

Une grande part du domaine était en prairie permanente de fauche, sans qu'on ait tenté d'améliorer l'herbage. Mais il semble que Toke ait été sensible à la propagande de l'époque en faveur du trèfle, du ray-grass et des autres espèces composant ce qu'on appellera plus tard la prairie temporaire. Le premier achat de graine de trèfle remonte à 1653, date à partir de laquelle le trèfle figure à côté des autres récoltes et qui correspond à peu

11. V. GUISTENAINI, *Aventures d'un grand seigneur italien à travers l'Europe* [1606], trad. par Emmanuel Rodocanachi, Paris, 1899.

près à celle des premières cultures de trèfle de Sir Richard Weston, à Worpleston dans le Surrey. Les autres récoltes comprenaient la liste habituelle : froment, orge, avoine, pois, fèves et vesces étaient semés chaque année, seigle et chanvre moins régulièrement. Une houblonnière fut plantée à Swinfort en 1620, à partir de bonnes souches, et cette culture fut poursuivie par la suite. Ce fait montre, comme l'adoption du trèfle en 1653, que la famille n'était pas fermée aux idées nouvelles, indice d'une constante accumulation de progrès dans les exploitations. Une autre innovation, la culture du navet, fut introduite en petit en 1687, année où apparaît le coût de l'arrachage de deux acres¹².

La comptabilité des ventes de l'exploitation est assez complète, elle donne une idée indirecte de ce que l'on y faisait, mais l'on n'y trouve aucune information sur le logement et l'affouragement du bétail ; les comptes ne sont pas assez détaillés pour fournir une indication sur les rotations suivies. Ils témoignent de la présence d'une famille de *gentlemen farmers* ouverts au progrès dans le Kent du XVII^e siècle. Et s'il s'en trouvait une, pourquoi pas plusieurs ?

La famille Toke observait certainement les préceptes des traités didactiques courants, sur des terres qu'on peut supposer en pleine propriété, car toutes nos autorités s'accordent pour reconnaître que le Kent, dans la mesure où il était mis en culture (on ne saurait trop insister sur ce point), était en grande partie clôturé à la fin du XVI^e siècle¹³.

« Avec du recul, on ne pouvait éviter d'observer que le Kent, l'Essex et le Northamptonshire, les comtés les plus favorables aux *enclosures*, étaient aussi les plus riches. »¹⁴ Dans le Kent, en particulier, l'agriculture était au premier rang pour l'efficacité et la productivité¹⁵. Si les pommes étaient utilisées pour la fabrication du cidre, elles étaient également commercialisées comme les autres fruits : on les vend « non seulement aux fruitiers en gros, mais les paysannes les débitent au marché, comme tout ce qui peut se vendre ». Aux environs de Sittingbourne et de Faversham en 1607, on remarquait surtout les *pippens*¹⁶ et les cerises, mais dans le « Wild », forges et verreries étaient en train d'épuiser les bois¹⁷. G. Markham jugeait trop pauvre et trop peu profond le sol du Weald, de même que celui du Sussex, pour la culture continue ou pour des prairies naturelles de bon rendement ; mais les terres labourables du comté dans son ensemble « offraient une

couche grasse et profonde de bonne terre meuble ». On pouvait y faire cinq ou six récoltes sans interruption, les laisser trois ou quatre ans en herbe, puis recommencer. On pouvait même en cultiver quelques-unes de façon continue, en donnant un labour profond de temps en temps.

Méthodes de défrichement dans le Weald

Les méthodes de défrichement que proposait Markham étaient applicables à tout le Weald. Il fallait donner un labour profond avec 8 bœufs, et un marnage à la dose de cinq cents tombereaux par acre, le tombereau étant de 10-12 boisseaux de 8 gallons, et l'acre de 160 perches de 16 pieds¹⁸. On pouvait semer du froment en sol marné, ou de l'avoine en sol fraîchement rompu. Ensuite, une jachère d'été et un marnage permettaient de semer du froment après un pois. Markham s'appuie sur l'autorité de Walter of Henley pour recommander des labours peu profonds après le marnage et il conseille à ses lecteurs de ne pas faire trop de terre fine avec les hersages. On mettait des moutons dans le froment en mars, par un temps chaud et sec, après quoi on le roulait, comme l'orge. Les sols « noisette » étaient cultivés deux années de suite, puis on les laissait en herbe cinq ou six ans « pendant lesquels ils porteront un bon et savoureux pâturage, bien fourni en trèfle blanc, cette herbe à trois feuilles si profitable pour engraisser moutons et bœufs ». On les remettait ensuite en labour. Les effets de cette méthode de marnage duraient trente ans. D'autres types de sol étaient traités un peu différemment. On prenait soin de façonner les argiles lourdes en hauts billons étroits avec des dérayures assez profondes¹⁹. Si une pâture maigre manquait de trèfle, de pissenlit, de chèvrefeuille, de primevère, il fallait y semer, pour essayer de l'améliorer, des graines de foin et des balayures de fenil importées de secteurs fertiles²⁰. Peu de cultivateurs seraient disposés aujourd'hui à utiliser ce genre de mélange. Lambard, comme Markham, faisait grand cas de Walter of Henley. Il en traduisit une version française de 1577. L'original était alors dans la bibliothèque de William Lovelace, mais une copie de la traduction fut faite dans un journal tenu par Walter Hendle d'Oltham, Kent. Ce Hendle pensait que son nom de famille venait de Henley²¹.

Fertilité du Kent

En 1653, le Kent était décrit comme l'un de ces comtés fertiles, qui « produisent des grains non seulement pour leurs besoins, mais pour ceux

12. Eleanor C. LODGE, *Proceedings of the British Academy*, IV : *An Account Book of a Kentish Estate, 1616-1704*, London, 1927 ; cf. aussi C. W. CHALKIN, *Seventeenth Century Kent*, London, Longman, 1965 ; 2 derniers chapitres.

13. E. C. K. GONNER « The Progress of Inclosures during the Seventeenth Century », *English Historical Review*, July 1908, p. 496.

14. G. W. THORNBURY, *Shakespeare's England*, London, G. Strahan, II, 1856, p. 233 ; G. SLATER, *Victoria History...*, op. cit., p. 350.

15. John NORDEN, *The Surveyor's Dialogue*, London, H. Astley, 1607, pp. 213-214.

16. « Pippin. Une des nombreuses variétés de pommes à couteau de qualité supérieure, dont la couleur est en général jaune ou tirant sur le vert, et marquée de rouge vif. » (Trad. d'après l'art. du *Webster's Seventh New Collegiate Dictionary*.) [N.d.T.]

17. G. MARKHAM, op. cit., passim. Cf. aussi C. W. CHALKIN, « The Rural Economy of a Kentish Wealden Parish 1650-1750 », *Agricultural Historical Review*, 1962, X, pp. 29-45.

18. Voici la valeur de ces mesures : 1 gallon = 4,545 litres ; 1 boisseau de 8 gallons = 36,36 litres ; 1 tombereau (*cartload*) de 10 à 12 boisseaux = 0,364 à 0,436 m² ; 1 perche (*rod*) de 16 pieds = 5,057 mètres ; 1 perche carrée (*square rod*) = 27,57 m² ; 1 acre de 160 perches = 0,409 hectare (contre 0,405 ha pour l'acre officielle). Donc, 1 tombereau par acre représente 0,89 à 1,06 m³/ha [N.d.T.].

19. Gervase MARKHAM, *The English Husbandman*, London, J. Brown, 1613, p. 83.

20. Walter BLITH, *The English Improver Improved*, London, John Wight, 1652, pp. 83-87.

21. « The Life and Diary of Walter Hendle Esq., 1503-1591 », *Royal Agricultural College Students Gazette*, Cirencester, 1932, p. 82.

de cette grande Cité qui consomme autant que des régions entières, si ce n'est davantage ; et pourtant les fermages y sont plus chers qu'en aucune autre partie de l'Angleterre, et le pâturage y fait un meilleur profit, quoique la plus grande part y soit en labours et en blés ». Il y avait du lin d'excellente qualité près de Maidstone, où on faisait le meilleur fil. Et pourtant, sur des centaines d'acres, sinon des milliers, dans l'Essex, le Kent et le Surrey, les fermiers négligeaient leurs terres, alors qu'ils auraient pu facilement les améliorer avec le fumier de Londres²². L'ingéniosité de quelques cultivateurs est illustrée par cet homme qui avait « deux charrues attachées très habilement l'une à l'autre, avec lesquelles il creusait deux raies à la fois, l'une au-dessous de l'autre, et atteignait ainsi douze ou quatorze pouces de profondeur, ce qui est bénéfique si le sol est profond »²³. Il devait pour cela surmonter l'attachement obstiné de ses ouvriers à la lourde charrue tourne-orille.

À la même date, Richard Kilburne vantait la prospérité et la fertilité de l'ensemble du Kent, spécialement les riches prairies d'embouche pour toutes les sortes de bétail, et les étendues fameuses du Marais de Romney et de Walland. Il y avait abondance de fruits, la plupart expédiés à Londres, de grandes quantités de grains, « plus spécialement dans le nord et dans l'est », et, bien sûr, quantité de bois dans le Weald. Un demi-siècle plus tôt, Camden avait remarqué que le comté était presque partout couvert de prés, de pâturages et de grains, et d'une profusion admirable en pommiers et en cerisiers. L'Île de Thanet était « une bonne terre fertile pleine de beaux champs de blé ». Tenham, lieu peu salubre, était pourtant le berceau pour ainsi dire de tous les jardins et vergers de fruits sélectionnés du Kent, dont « les plus délicieux avaient été plantés au temps du roi Henri le huitième par Rich Harris, son jardinier, pour le bien public ». Trente paroisses des environs étaient remplies de cerisiers et de beaux vergers plantés en lignes droites. Faversham était apparemment le point d'embarquement à cause de sa rivière navigable²⁴.

L'Île de Sheppey aussi était fameuse pour les troupeaux de moutons qu'on y engraisait et pour son abondance en grains. Cette répartition des productions se prolongea jusqu'à la fin du XVII^e siècle et longtemps après. Celia Fiennes remarquait alors que le pays de Canterbury à Douvres était une sorte de modèle, voulant dire par là qu'il était libre de forêts et consacré aux grains.

Façons culturelles

La population à cette époque était de 274 694 habitants. On arrive à ce chiffre en comptant une famille de sept personnes pour chaque maison habitée recensée dans le comté par Chamberlayne. Celui-ci estimait la surface à 1 248 000 acres, mais le chiffre actuel est de 972 940 acres, si bien

22. Samuel HARTLIB, *Legacie*, London, Richard Wodenothe, 1655, p. 6.

23. Richard KILBURNE, *Survey of Kent*, London, 1659, p. 3.

24. William CAMDEN, *Britannia*, London, Geo. Bishop ; cf. les autres topographes du XVII^e siècle.

que la densité de population n'était que d'une personne pour 3,54 acres. Ce n'est pas très élevé. Comme une partie de cette population vivait à Canterbury ou dans des bourgs comme Maidstone, Douvres et Gravesend, bien des contrées du pays devaient être faiblement peuplées.

Dans la première moitié du XVIII^e siècle, quelques champs du domaine Toke étaient soumis à la rotation suivante : quatre ans d'avoine, jachère, froment et avoine pendant trois ans, quatre ans de pâturage, et enfin pois ou froment pendant trois ans. Dans un autre champ, on fit huit récoltes consécutives de seigle, puis une jachère, et ensuite avoine et trèfle chaque année jusqu'à ce qu'en 1748, le champ fût mis en friche. Les navets revenaient plus souvent au XVIII^e siècle qu'au XVII^e, mais par ailleurs les méthodes de culture n'avaient guère changé²⁵.

Pehr Kalm, le voyageur suédois qui traverse le pays en 1748, confirme ces cultures et ces méthodes. Il signale les particularités exceptionnelles de certains districts dans des termes voisins de ceux des nombreux topographes contemporains.

On semait le froment en sillons de dix ou douze pieds, séparés par des dérayures pour l'écoulement des eaux, mais l'orge était semée en planches²⁶. Le pays autour de Gravesend était divisé en petits enclos consacrés principalement au froment, mais aussi à l'orge et à l'avoine. Il n'y avait pas de seigle, parfois seulement un champ de sarrasin. On pouvait voir du trèfle et du sainfoin, et quelques cultivateurs avaient commencé à cultiver de la luzerne qui donnait de très hauts rendements dans les terres les mieux labourées²⁷. Au même moment, on commençait à cultiver le trèfle dans les Midlands de l'est et dans l'East Anglia. Le sainfoin avait été introduit depuis le XVII^e siècle sur les collines de craie qui s'étendent à l'ouest de la Tamise, dans le Wiltshire. On l'avait expérimenté à Cobham, dans le Kent, avant le Commonwealth de Cromwell (1650)²⁸. La luzerne n'eut jamais le même succès, malgré les quelques expériences tentées par des enthousiastes.

L'écobuage des landes à bruyères, recommandé depuis si longtemps par Gervase Markham, fut pratiqué tout au long du XVIII^e siècle ; on écroûtait le gazon avec une charrue munie d'un soc à aile élargie. On le brûlait ensuite et ses cendres, mêlées de chaux et de tangué, étaient répandues comme engrais. On donnait alors une forte fumure et on prenait trois récoltes de froment, suivies d'une orge et d'un parcage de moutons, puis trois ans de

25. E. C. LODGE, *op. cit.*, pp. XXIX-XXXII.

N.B. : L'agriculture dans le Kent au XVIII^e siècle a fait l'objet d'une thèse de doctorat par le professeur D. C. Coleman après que cet article ait été écrit.

26. Sillon traduit ici l'anglais *stitch*. C'est un ensemble de plusieurs raies de labour adossées, peu nombreuses. Le sillon est bombé par le recouvrement partiel des bandes de terres, par opposition à la planche (*broadland*) qui reste plane. Planche et sillon ne sont pas, en principe, des formes permanentes, car on les détruit ou les déplace à chaque nouveau labour [N.d.T.].

27. Selon William ELLIS, *Chiltern and Vale Farming*, London, D. Browne, 1733, p. 273 : « La première amélioration considérable » due au sainfoin se serait faite dans le Northamptonshire et dans ses environs, mais on peut en douter.

28. R. E. PROTHERO, the Rt. Hon. Lord ERNLE, *English Farming Past and Present*, London, Longmans, Green, 1932, p. 136.

pois et un an d'avoine, après quoi on laissait revenir l'herbe²⁹. L'écobuage n'était pas un procédé nouveau. Fitzherbert observe qu'il était pratiqué dans le Devon au début du XVI^e siècle. Dans ce comté, il était connu sous le nom de *denshiring* ; d'autres ont voulu trouver l'origine de ce nom dans le comté de Denbigh, idée assez peu vraisemblable car la langue vernaculaire du Denbighshire était sans doute le gallois³⁰. La valeur de l'écobuage était très controversée, mais on l'adopta couramment jusqu'au milieu du XIX^e siècle, époque où il fut abandonné.

D. Defoe n'ajoute rien à notre connaissance du pays. Il répète que le Weald était consacré au pâturage de bœufs de forte taille et qu'on produisait autour de Maidstone de grandes quantités de grains, de houblon, de cerises et autres fruits. On cultivait du houblon autour de Canterbury et les routes entre Tunbridge et Lewes étaient mauvaises, remarque classique souvent faite avant et après lui. Le Marais de Romney était encore consacré aux moutons et aux bœufs, mais en 1753, quand le *Tour* fut réédité par Gibson, des jardins potagers s'étaient implantés à Gravesend. Sandwich aussi était en train de devenir célèbre pour ses carottes, dont se fournissaient les grainiers de Londres. Il ne fait pas de doute que d'autres cultures maraîchères y furent tout aussi florissantes³¹. La fertilité de l'Île de Sheppey est une fois de plus favorablement notée.

On recensa en 1729 les moutons du Marais de Romney avec une exactitude sans doute excessive : on en compta 141 330, trois têtes par acre. Le poids moyen des toisons était de 4,5 lb³². Dans l'Île de Sheppey, on utilisait en grande quantité comme autrefois un engrais fait d'un mélange d'algues, de tanguet et de fumier. La rotation était orge, froment, fèves et avoine, après quoi on mettait le champ en jachère pour un an — c'était encore ce qu'il y avait de mieux à faire. La *skim plough*³³ du Kent était utilisée pour butter les fèves, que l'on semait en poquets, à la main ou à l'aide d'une boîte-semoir³⁴. On commençait aussi à employer la craie comme amendement dans les terres argileuses³⁵.

29. John MORTIMER, *Whole Art of Husbandry*, London, H. Mortlock, 1707, pp. 60-61 ; Stephen SWITZER, *Ichnographia Rustica*, London, D. Browne et al., 1718, III, p. 214 ; John MORDANT, *The Complete Steward*, London, W. Sandy, 17, p. 141 ; Charles LEY, *The Nobleman, Gentleman and Steward's Complete Guide*, London, 1787, p. 34.

30. L'étymologie de *denshiring* par une contraction du terme *devonshiring* est la plus couramment acceptée. Mais ce terme n'était pas employé dans le Devonshire, où l'écobuage était désigné par l'expression *burning beat* (*beat* = gazon). Il ne fut employé, semble-t-il, que dans les régions où l'écobuage fut introduit au XVII^e siècle à l'imitation du Devon, mais en dehors de celui-ci [N.d.T.].

31. Daniel DEFOE, *Tour*, London, G. Strahan, 1724 et 1753, I.

32. [Anon.], *Compleat Tradesman. A Humble Proposal to the People of England for the Encrease of their Trade*, London, Chas. Rivington, 1729, pp. 37-38.

33. La *skim plough* était la charrue tourne-oreille du Kent (*turn wrest plough*) sans son versoir, mais avec une lame horizontale assez large rivée à la pointe du soc (*broadshare*) qui en faisait une sorte de ratissoire utilisée pour des labours superficiels comme le déchaumage, l'écobuage et, ici, le buttage des fèves [N.d.T.].

34. Dr. POCOCCO, ed. by J. J. Cartwright, *Journal*, London, Camden Soc., 1750, II : 1888-89, p. 88 ; *A Description of England and Wales*, London, 1769, V, p. 25 ; *The Margate Guide*, London, 1780, p. 7 ; Thomas PENNANT, *A Journey from London to the Isle of Wight*, London, E. Harding, 1801.

35. R. BRADLEY, *A Complete Body of Husbandry*, London, James Woodman, 1727, p. 57.

Innovations

Dans les années 1760, le goût des recherches et des comptes rendus qui se répandait dans les esprits, toucha profondément les fermiers du Kent, à en juger par le nombre de leurs contributions au *Museum Rusticum et Commerciale*. La plupart d'entre elles sont l'œuvre d'un correspondant qui signait « a Kentishman ». Apparemment il exploitait, sur un sol de sable et de graviers, de maigres landes à bruyères et ajoncs. Il utilisait ses ajoncs pour chauffer un four à brique et se fit construire un four à chaux pour pouvoir en utiliser davantage. Il se proposait aussi d'en broyer pour le fourrage des chevaux, à la manière du Pays de Galles : les éditeurs de la revue eurent l'obligeance de se procurer un modèle de l'appareil pour le lui faire voir. Ses chaulages lui donnaient de beaux froments et de beaux sarrasins, mais de mauvaises récoltes de vesces. Il essaya sans grand succès de semer de la fléole et de la pimprenelle sur une colline humide, et n'ayant pu voir Bartholomew Rocque lorsqu'il fit le voyage de Londres pour parler de ces plantes avec lui, il le soupçonna d'avoir voulu l'éviter³⁶. Il plantait fèves et avoine en culture mixte, parce qu'il trouvait que les fèves et les vesces ensemble réussissaient mal.

D'autres parlaient des nouveautés qu'ils avaient essayées ou observées. A Hiam Hill Marsh, par exemple, non loin de Gravesend, une ancienne pratique consistait à faire passer les moutons dans un ruisseau boueux à marée basse, après la tonte, pour les débarrasser des parasites. Quelqu'un améliora le procédé en lavant ses moutons dans l'eau salée de la Medway. Un autre épandit quatorze boisseaux de rognures de sabots de cheval comme engrais pour du froment, dont les semences, traitées à la chaux, furent couvertes à la charrue. Il pensait que dans un gravier brûlant les rognures retiendraient l'humidité. Un autre encore utilisait un hache-paille pour préparer le fourrage de ses chevaux, qui consistait en avoine non battue, fèves, vesces et pois. Il coupait d'abord les épis, puis hachait la paille qui était ensuite remélangée avec les épis. Ce doit être le premier hache-paille qui fût jamais utilisé. On pensait que les dindes, mises dans les champs de fèves encore vertes, pouvaient y détruire la mouche. On répète la vieille histoire du bateau de blé naufragé, qui aurait donné l'idée de traiter le grain contre le charbon avec de la saumure. Et naturellement, un autre correspondant vante la culture de Thanet³⁷. Tout cela n'est que notes dépareillées, mais ces fétus montrent dans quel sens soufflait le vent.

Quand Arthur Young entreprit ses voyages, à la fin de cette décennie,

36. Cf. G. E. FUSSELL, *More Old English Farming Books 1731 to 1793*, London. Crosby Lockwood, 1950, pp. 44-45.

37. *Museum Rusticum et Commerciale*, London, R. Davis ed., 1766- : I, pp. 211, 240, 258 ; II, pp. 118, 307 ; III, pp. 144, 233 ; IV, pp. 114, 243 ; V, pp. 1, 159, 186, 309, 368.

le système de culture entre Dartford et Shooter's Hill était excellent, le cours des récoltes étant pois, orge ou avoine, et froment. Dans l'orge on semait parfois du trèfle, qui était suivi par le froment. On faisait beaucoup de sainfoin. On retrouvait à peu près les mêmes cultures de Rochester à Maidstone, et les environs de Maidstone et de Canterbury étaient couverts de houblonnières. William Gilpin leur trouvait un air artificiel et désagréable, à tous les stades de leur culture, mais c'était un adepte du culte nouveau du pittoresque³⁸. Les vergers de cerisiers, pommiers et autres arbres fruitiers continuaient à susciter les mêmes remarques favorables de la part des topographes³⁹.

La monographie de W. Marshall

À la fin du siècle, William Marshall rédigea une monographie assez complète sur l'agriculture du comté ; celles qui furent faites pour le Board of Agriculture eurent deux éditions. De l'avis de Marshall, le fameux district des environs de Maidstone tout entier avait été gagné directement sur la forêt ou sur la lande. Il n'y put trouver nulle trace d'anciens *common fields* et ses observations sur ce point sont aussi correctes ici que d'habitude. Les houblonnières et les vergers étaient réputés, mais la plus grande partie du district était célèbre depuis longtemps pour ses labours. Il était divisé en fermes de cent à trois cents livres par an, et l'une d'elles au moins, celle de Mrs. Bouverie, était dans toute l'Angleterre celle qui ressemblait le plus à un jardin.

Les attelages des charrues ou des tombereaux étaient de quatre chevaux noirs de sang mêlé, avec deux hommes pour les conduire. Il y avait des chariots et des tombereaux pour le fumier. Les deux roues de la charrue du Kent étaient aussi grandes que celles d'un chariot des landes ; la flèche, en bois, était énorme et les autres parties aussi massives, mais l'instrument excellait sur les pentes et pour rompre le gazon par un labour couché unique avant le semis. On utilisait une étonnante charrue rayonneuse, le *nidget*, une houe à cheval à socs nombreux et irréguliers, et le *broadshare*⁴⁰ du Kent pour écobuer. Les herses étaient ordinaires.

Les rotations étaient très variées, elles comprenaient une double succession de quatre ans avec fèves et avoine. Les engrais habituels étaient le fumier, et un compost fait de fumier et de boue des chemins et des terrains vagues. On chaulait la jachère précédant le froment et on lui donnait trois labours, méthode de préparation classique depuis plusieurs siècles dans tout le pays. Les rendements de ce système étaient surprenants, 32-64 bois-

38. William GILPIN, *Observations on the Coasts of Hampshire, Sussex and Kent... made in 1744*, London, T. Cadell & W. Davies, 1804, p. 106.

39. Dr. POCOCKE, *A Description...*, op. cit., 5, pp. 24-25 ; A. YOUNG, *Six Weeks Tour*, London, W. Strahan ed., 1768, p. 70 ; *Farmers' Tour through the East of England*, London, W. Strahan, 1770, 3, pp. 18-22 ; *Annals of Agriculture* [1783-], ed. & publ. by G. Arthur YOUNG, 1784, 2, p. 61 ; Ralph ARNOLD, *A Yeoman of Kent. An Account of Richard Hayes (1725-1790) and the Village of Cobham*, London, Constable, 1949.

40. Cf. *supra*, p. 16, n. 33.

seaux de froment, 32 boisseaux d'orge, 24-48 boisseaux d'avoine et 32 de fèves⁴¹. On faisait encore des vesces en vert pour les chevaux et on cultivait partout des navets blancs ronds. Les rutabagas progressaient, mais les pommes de terre étaient en quantité négligeable.

Le trèfle était cultivé de temps immémorial, probablement depuis plus longtemps que dans le Norfolk, et en très grande quantité ; encore une conclusion de Marshall effectivement correcte, puisque les Toke, au moins, en semaient vers la fin du XVII^e siècle. Le trèfle jeune était pâturé par les moutons, quoiqu'on en gardât une bonne partie pour la semence. Les surfaces en luzerne étaient très réduites, mais on faisait de grandes quantités de sainfoin, les herbages étant relativement peu importants. Le houblon retint une grande part de son attention, mais cette culture a fait l'objet d'une étude particulière et il n'est pas nécessaire de nous y arrêter ici⁴².

On mettait à l'embouche pour le marché de Londres des bœufs du Pays de Galles, mais le comté ne se suffisait pas en produits laitiers. La production locale était absorbée par les classes moyennes et supérieures, tandis que les pauvres consommaient du beurre et du fromage d'Irlande. On continuait toujours à nourrir les agneaux du Marais en hiver dans les terres hautes, au râtelier, mais autrement on n'y mettait pas de moutons — affirmation quelque peu hâtive, car il y avait cinquante ans qu'on achetait des South-downs pour les engraisser aux tourteaux.

Permanences

Le Weald, le Marais de Romney, le Kent oriental et l'Île de Thanet n'avaient guère changé pendant un siècle et beaucoup de pratiques notées par les anciens auteurs avaient encore cours à l'époque des rapports les plus récents⁴³.

Lorsqu'en 1816 la dépression de l'après-guerre atteignit le Kent, le comté comparé à d'autres avait d'autant moins à y perdre que son agriculture n'avait pas subi de distorsions graves pour répondre à la demande de céréales qui s'était développée pendant les vingt années de guerre. Les systèmes de culture étaient si diversifiés que la crise n'affecta qu'inégalement les cultivateurs du Kent. Aussi le Gouvernement consulta-t-il un très grand nombre de personnalités sur les conditions locales d'exploitation.

Suivant une lapalissade de Thomas O. Curling, de l'Île de Thanet, ceux qui occupaient de grandes fermes étaient en meilleure situation que ceux qui en avaient de petites. On avait liquidé trop de bétail et, par suite, les fermes n'étaient plus suffisamment montées en cheptel vif au début de 1816. D'après lui, les fermiers de l'Île de Thanet devaient,

41. Un boisseau par acre équivaut à un peu moins de 0,9 hl/ha [N.d.T.].

42. H. H. PARKER, op. cit.

43. William MARSHALL, *Rural Economy of the Southern Counties*, London, G. Nicol, 1798, vol. 1, pp. 21 sq. ; *Annals of Agriculture*, 1793, vol. 19, pp. 83 sq. ; vol. 27, pp. 510 sq. ; John BOYS, *General View of the Agriculture of Kent*, London, G. Nicol, 1796 ; Jean-Marie PHILIPON-ROLAND, *Works*, 1800, pp. 168-222 ; T. D. W. DEARN, *Historical Account of the Weald of Kent*, Cranbrook, S. Reader-London, Crosby, 1814, Introduction, pp. XLII sq.

par mesure d'économie, adopter des charrues à deux chevaux à la place des anciennes charrues du Kent exigeant chacune quatre chevaux, un homme et un garçon. La charrue à deux chevaux permettait de se passer du garçon. Pour R. Walter Forbes, de Rolvendon, la planche de salut c'étaient les houblonnières. Les propriétaires, comme leurs fermiers, résidaient sur place et ils s'accordaient très bien sur leurs fermages. Il y avait encore beaucoup de propriétaires-exploitants. J. Boys, de Sandwich, l'auteur de la monographie du Board of Agriculture, avait demandé à quitter plusieurs de ses fermes. Peut-être en cela tirait-il parti des circonstances pour déguerpir au plus vite — encore que cette conclusion puisse être une calomnie. Aux dires de Sir Henry Howley, Bart., de Maidstone, aucune ferme n'était vacante, probablement en raison de la diversité des productions. D'après le Rev. Dr. E. Cartwright, de Tonbridge, et John Neve, de Tenterden, il y avait des fermes vacantes à Tonbridge, tandis qu'à Tenterden de nombreux fermiers vivaient à crédit sur leur réputation et ne pouvaient pas payer leurs factures. De même, pour Sir Henry Oxendon, Bart., de Brome, il n'y avait pas plus de résiliations que d'habitude, mais fermages et frais étaient pris sur le capital des fermes. Les moutons du Marais de Romney se portaient très bien, mais les Southdowns avaient souffert. D'après la déclaration de Sir Charles Farnaby, Bart., de Sandridge, les fermages des baux à long terme n'avaient pas été augmentés, si bien que la détresse y était moindre et qu'aucune ferme n'avait été abandonnée⁴⁴.

Tous ces récits ne différaient pas tellement des plaintes qu'on entendait partout ailleurs. Mais le fait de les coucher sur le papier ne permettait en rien d'améliorer la situation et le Gouvernement désigna, en 1820, 1821 et 1822, des commissions restreintes chargées d'enquêter sur le malaise de l'agriculture et de proposer des remèdes. Des commissions semblables furent encore jugées nécessaires en 1833 et en 1836.

COÛTS DE PRODUCTION ET RENDEMENTS AU XIX^e SIÈCLE

La plupart des commissions firent appel au témoignage de cultivateurs notables et expérimentés. John Lake, de Bapchild près de Sittingbourne, déclara devant la commission qu'il exerçait depuis 1788 et qu'il occupait trois fermes. Au cours des exercices 1819 et 1820, il avait acquitté 3 576 livres de fermages et perdu près de 2 000 livres. Il devait être sûr de son bon droit, car il présenta par écrit ses dépenses, sa production et son bénéfice. C'était un bon praticien orthodoxe qui obtenait de hauts rendements, 36 boisseaux d'orge par acre, 32 de fèves, 32 de froment et 48 d'avoine⁴⁵. Comme ses voisins, il suivait une rotation de sept ans (navets, orge, fèves, froment, trèfle, froment, avoine), adaptation aux conditions locales de la rotation quadriennale du Norfolk.

44. Sir Charles FARNABY, Bart., *The Agricultural State of the Kingdom*, London, J. Ridgway, 1816.

45. Cf. *supra*, p. 19, n. 41.

Lake était un adepte des labours intensifs et aussi bien exécutés que possible. Pour les navets, il donnait cinq labours, un hersage et un roulage. Il apportait vingt charges de fumier de cour, ce qui devait représenter près de vingt tonnes. Après quoi, un seul labour lui paraissait suffisant pour l'orge suivante. La sole des fèves recevait quarante charges de fumier, un labour, et elle était mise en billons et hersée. Les fèves étaient binées deux fois à la houe à bras et trois fois avec la houe à cheval, ce qui mettait la terre en bon état de propreté pour le froment. Il déchaumait⁴⁶ et hersait la sole de froment, donnait un labour, semait et enterrait la semence par un hersage. Venait ensuite le trèfle, puis à nouveau le froment. Ce second blé recevait vingt charges de fumier, un labour, et le champ ensemencé était hersé et roulé. Il était sarclé, travail probablement confié à des femmes et à des enfants. Pour l'avoine, la dernière culture de la rotation, on donnait deux labours et on hersait la semence.

Le coût total par acre de ces opérations s'élevait à £ 34 17 s. 10 d., y compris £ 2 10 s. par acre et par an pour le fermage et les taxes locales, et 10 ou 12 s. par acre d'intérêts sur le capital investi. Le salaire de gestion n'était pas compté, mais la dîme était de 16 s. l'acre. La paille et la nourriture des chevaux étaient censées équivaloir au battage et aux charrois.

Sur ces bases, le produit d'une rotation de sept ans était estimé à £ 59 1 s., les navets pâturés étant évalués à £ 25 s. et le trèfle, pâturé ou fauché, à £ 4. Le profit annuel était donc de 11 s. 10 d. 1/2 par acre et par an, soit pas tout à fait 10 % du capital investi, lequel, d'après les calculs de Lake, était de £ 12.

Outre qu'il avait perdu près de 2 000 livres dans les deux dernières années, Lake avait aidé des personnes de ses relations. Ces gens — rien n'indique combien ils étaient ni s'ils lui étaient apparentés — avaient exploité leurs terres de façon à en tirer un profit normal, sans vivre au-dessus de leurs moyens. Mais sans l'aide de Lake, ils n'auraient pas pu payer leurs fermages.

En général, ces pauvres résultats conduisaient à des techniques plus pauvres encore. Dans leur effort pour réduire leurs coûts financiers, les fermiers du Kent négligeaient leurs terres. De vastes secteurs du comté étaient moins bien entretenus en 1821 que trois ans auparavant.

Mais cette douloureuse histoire devient moins sombre si on la rapproche des remarques enthousiastes sur le comté faites par Cobbett la même année. En 1825, Loudon était très intéressé par la production grainière, maraîchère et horticole du comté qui, quelques années plus tard, fit aussi une forte impression sur Kennedy et Grainger. Naturellement, ils disent tous à peu près la même chose et, plus naturellement encore, ils ne font pas allusion à la moindre catastrophe où que ce soit dans le comté, qui aurait récemment provoqué de réels changements matériels dans les pratiques culturelles des différents secteurs. Il y avait quelques petites améliorations.

Cobbett parle de rendements admirables pour le blé. Mais la moisson

46. « Broadshard », cf. *supra*, p. 16, n. 33.

devait être bien mal faite, s'il était vraiment habituel de voir 84 hommes, femmes, garçons et filles en train de glaner⁴⁷ dans un champ de 10 acres. Entre Folkestone, Douvres et Sandwich, s'étendait sur 18 miles carrés un beau pays céréalière riche en froment, orge et fèves ; mais de Worth à Tunbridge Wells, le froment ne rendait que 20-24 boisseaux année commune. Toute la zone comprise entre Wells, Frant, Lamberhurst, Goudhurst, Benenden et Rolvendon, et jusqu'aux terres de Lord Abergavenny à Tenterden, était presque pour moitié en forêt, plus trois dixièmes en herbe. On y cultivait du houblon, partout du houblon. On pouvait voir quelques rutabagas à Benenden et à Rolvendon, mais les navets blancs étaient plus courants. Tout le bétail ici venait du Sussex, mais dans le nord du Kent et à Thanet on importait des taurillons du Pays de Galles pour l'embouche, comme cela se faisait depuis si longtemps. Peut-être était-ce le bétail local à l'époque des Tudor. Les moutons gras du Marais de Romney pesaient parfois jusqu'à 100 lb, et l'on en trouvait de semblables dans l'Île de Thanet. On utilisait quelques machines à battre. Le pays ressemblait bien à un jardin et, quoique les navets n'y fussent guère cultivés (on en plantait cependant dans tous les sols légers, d'après Kennedy et Grainger), il n'y avait que peu de jachères nues.

Cobbett observe aussi la présence de luzerne et de millet des oiseaux. Loudon manifeste un enthousiasme modéré pour les semences et le maraîchage. On cultivait des pois à écosser, du millet des oiseaux et de la graine de radis à Thanet, des haricots à Thanet et à Sandwich. Les autres cultures étaient le cresson et la moutarde blanche. On semait, entre les rangées de fèves, de la gaude, plante tinctoriale, après la dernière façon à la houe. La garance, cultivée auparavant près de Faversham, était abandonnée depuis 1825.

Le maraîchage était en fait important aux environs de toutes les villes. A Deptford et à Gravesend, il y avait des champs entiers d'asperges, d'oignons, de choux-fleurs, etc. ; il y avait aussi bien sûr à Maidstone des vergers plantés de longue date. Pommiers, cerisiers et noisetiers étaient disséminés au milieu des houblonniers ; il était courant de planter sur une acre 800 pieds de houblon, 200 de noisetiers, et 40 de pommiers et de cerisiers. Le houblon durait douze ans, les noisetiers trente, et les pommiers et cerisiers un temps inconnu. Loudon parle avec ferveur de la protection des vergers qui se limitait à un enduit de chaux mêlée de fumier. Il pensait moins de bien de l'emploi des algues pulvérisées, que l'on appliquait aux pâturages, aux sainfoins et aux trèfles à la dose de 20 quintaux par acre⁴⁸, « sans bénéfice apparent ». C'était aussi « sans aucun effet » qu'on amendait les sols lourds avec du sable, bien que le sable ait dû changer leur texture et bien qu'il ait pu contenir des coquilles calcaires. Il se faisait un peu de drainage, avec des drains remplis de broussailles, de craie, de sable de mer

et de briques cassées, et Elkington avait drainé avec succès quelques tourbières, transformées depuis en belles prairies.

En 1828, les rotations différaient quelque peu de l'est à l'ouest du Kent qui, en raison du système excellent auquel étaient soumis les sols légers, surpassait tous les autres comtés d'Angleterre. La louange est si souvent répétée qu'il faut bien pardonner aux fermiers la bonne opinion qu'ils avaient d'eux-mêmes. Dans l'est, la rotation était : navets, orge, prairie temporaire, pois ; et dans l'ouest : jachère, froment, avoine, prairie temporaire ou fèves. Rien de très différent de ce qui avait toujours été, bien que l'introduction du trèfle et de la prairie temporaire fût un progrès par rapport au vieil assolement triennal : froment, fèves, jachère. L'usage courant de chiffons de laine comme engrais dans les houblonniers s'était étendu à d'autres cultures. On utilisait aussi des poissons, de la chaux et du fumier. Malgré les vastes surfaces consacrées au sainfoin, prés et pâturages étaient le plus souvent négligés, notamment dans l'ouest du Kent. On semait ordinairement en ligne les pois et les fèves, ainsi que le blé en terre légère, ce qui montre que les fermiers du Kent adoptaient de nouvelles machines⁴⁹. Ils conservaient aussi quelques préjugés, car ils gardaient obstinément leurs charrues tourne-oreille à grandes roues, que traînaient quatre chevaux attelés par paires, ou des bœufs de très grande taille⁵⁰.

John Neve de Tenterden, agent immobilier de grande envergure, avait répondu à l'enquête de 1816. Il déposa devant la commission restreinte de 1833 et devant la commission de la Chambre des Pairs en 1836. Son témoignage confirme la description que donne Loudon des fermes modestes du Weald, comptant 100 à 200 acres de terres lourdes et humides.

Le coût de production d'une acre de froment avec cette rotation était de 8 livres en 1833. Et avec un rendement moyen de 16 boisseaux, il est clair que le prix de 50 s. par *quarter* n'était pas rémunérateur. Le rendement était tombé de 20 à 16 boisseaux parce que les fermiers du Weald entamaient leurs réserves en capital et ne se préoccupaient plus de fertiliser leurs sols. Les fermages avaient chuté de 50 % ; les propriétaires devaient avancer des fonds à 4 % d'intérêt à leurs fermiers pour qu'ils puissent s'installer.

La chaux était indispensable dans ces sols, et on en mettait d'ordinaire 90 boisseaux par acre sur la jachère précédant le froment, la culture suivante n'étant pas fumée. La chaux coûtait 50 s. non compris le transport, lequel représentait dans certaines fermes la charge de quatre chevaux sur un trajet de 12 miles. On ne fauchait que la première pousse du trèfle ; le regain était pâturé, de façon que la terre puisse profiter du parcage des moutons. Les navets ne réussissaient pas, sauf sur quelques acres de terre légère. On semait quelquefois des vesces pour les enfouir comme engrais vert.

Un grand nombre de pâtures, retournées pendant la période de guerre,

49. Le semis en ligne, *drilling*, implique en effet, dans ce contexte, l'existence du semoir mécanique [N.d.T.].

50. William COBBETT, *Rural Rides*, London, Reeves & Turner, ed. of 1893, vol. I, pp. 282-322 ; J. C. LOUDON, *Cyclopaedia of Agriculture*, London, Longman, 1825, pp. 1128-1129 ; L. KENNEDY & T. B. GRAINGER, *Present State of the Tenancy of Land*, London, 1828.

47. Nous traduisons par « glaner » les termes *leasing or gleaning* utilisés par l'auteur [N.d.T.].

48. Il s'agit de quintaux de 100 livres (*hundredweight*), pesant environ 45 kg. ; 20 de ces quintaux par acre font à peu près 22 quintaux métriques par hectare.

étaient retombées à l'état de terres gâtées. Il allait falloir vingt ans pour que ces terres épuisées redeviennent un pâturage profitable.

En 1836, Neve pensait que la situation des producteurs de céréales n'avait fait qu'empirer. Il y avait pourtant eu deux années sèches successives, favorables dans les sols lourds, si bien que, à l'en croire, les rendements s'étaient élevés à 24-28 boisseaux par acre sur une moyenne de trois ans. Cela rend assez curieuse sa conclusion. Ces rendements n'étaient pas seulement dus aux années sèches, car on avait beaucoup drainé avec la charrue-draineuse de Pearson. Cet instrument découpait pour £ 20 ou 21, une tranchée dans l'argile. On plaçait alors une perche de bois dans le fond de la tranchée, que l'on rebouchait, puis on retirait la perche horizontalement pour tracer la section suivante du drain. Procédé peut-être nouveau dans le Kent, mais connu depuis cent cinquante ans dans les Midlands. Cependant, il fallait toujours quatre chevaux pour labourer ces terres et la plupart des fermiers, bien qu'ils fussent de petites gens, entretenaient des attelages de quatre chevaux.

La culture du trèfle à graine, qui occupait une place importante, revenait tous les quatre à cinq ans dans la rotation, ce qui était trop. Cette production, qui a survécu, donnait aux ouvriers du travail en hiver. Il n'y avait que peu de moutons et de bœufs dans les herbages du Weald, et les premiers avaient beaucoup souffert de l'épidémie de douve du foie qui s'était déclenchée quelques années auparavant. Aux environs d'Ashford, où John Cramp était installé depuis onze ans, les choses étaient dans un état désespéré en 1828, quand ses pertes le forcèrent à abandonner. Cette année-là, la mortalité par la douve, sans équivalent depuis quarante ans, fut terrible. Cramp lui-même perdit 1 600 moutons en six mois.

Sa ferme fut scindée en deux et affermée à prix réduit — le sol était d'argile lourde et humide. Un des nouveaux fermiers ne mit que cinq ans à faire faillite. Les choses allaient si mal dans cette paroisse de 2 500 acres et peuplée de 350 habitants, que « pas un fermier occupant plus de quarante acres depuis sept ans » n'y restait. Entre 1831 et 1832, il y eut quatre saisies pour 800 ou 900 acres de fermages. D'après Cramp, les fermiers étaient au bord du désastre sur plusieurs milliers d'acres s'étendant d'Ashford jusque dans le Weald du Kent. Et c'était la même chose aux environs de Douvres. Partout les fermiers quittaient leurs fermes qui restaient vacantes.

Ce n'était ni la folie des grandeurs ni la prodigalité qui ruinait ces hommes prudents, voire frugaux, et dont le sort était pitoyable. Ils cassaient des cailloux au bord des routes. « J'en connais plusieurs qui sont actuellement réduits à cet emploi », put dire Cramp, « des hommes d'une conduite prudente, des hommes à qui aucune imprévoyance ne peut être imputée. »

Les coûts tombaient. Il fallait £ 12 par acre pour monter une ferme pendant la guerre, estimait Cramp. En 1833, il n'en fallait plus que £ 8, et les frais de préparation et de culture d'une acre de froment étaient tombés de £ 10 à £ 8. William Taylor, qui exploitait 500 acres en propriété à Gillingham, n'était pas d'accord avec Neve. D'après lui, il fallait toujours £ 10 par acre dans des terres « soumises à l'assolement septennal des environs

de Rochester ». Ce système était celui décrit en 1821 par Lake, de Sittingbourne.

Voici comment Taylor établissait les frais et les revenus de 100 acres exploités suivant ce système.

Il fallait cinq chevaux, qui coûtaient £ 240 par an, y compris la pension et les gages du charretier et de son aide. Il fallait en outre trois autres ouvriers et un garçon : les hommes recevaient £ 13 6 s. par semaine et le garçon 3 s., soit au total £ 113 2 s. Les foins et la moisson coûtaient £ 20 en plus. Le fermage, sur 98 acres à 28 s., s'élevait à £ 139 4 s.

Les cultures étaient les suivantes : 14 acres d'orge, 14 de fèves, 28 de froment, 14 de trèfle et 14 d'avoine. Les rendements étaient généreusement calculés : 26 boisseaux l'acre de froment, 40 d'orge, 48 d'avoine et 24 de fèves. Le trèfle rendait £ 4 à l'acre et les navets £ 2.

Les autres dépenses s'élevaient à 8 s. par acre pour couper et lier les grains, 4 s. pour le trèfle, la bière pour les foins et la moisson, les taxes pour les pauvres, l'église et les routes, les réparations, la couverture des meules en chaume, l'usure des claies des parcs à moutons, l'outillage, etc. Au total, £ 768 11 s. 6 d. La valeur des récoltes, y compris 1 s. 6 d. pour le pâturage des chaumes, s'élevait à £ 890 14 s. dont il fallait déduire £ 89 1 s. pour la dîme, prélevée en nature. Le bénéfice brut ne s'élevait qu'à £ 33, montant qui n'avait rien d'excessif pour rémunérer le salaire de gestion.

L'île de Thanet avait des avantages sur le Weald. Les terres étaient faciles à travailler et les fermiers avaient adopté l'assolement quadriennal : froment, navets ou pois, orge, fèves ou trèfle. Il y avait très peu de jachères dans l'île, mais les plus gros fermiers, qui avaient des moutons, se fournissaient abondamment en fumier dans les villes de Margate, Ramsgate et Broadstairs ; d'autres utilisaient des algues. Celles-ci, pour Cramp, ne valaient pas grand-chose. Les rendements étaient élevés, de 24 à 32 boisseaux de froment suivant les sols — très au-dessus de la moyenne nationale de l'époque.

Cramp et son fils témoignèrent tous deux en 1836, le premier devant la Commission de la Chambre des Communes, le second devant la Commission de la Chambre des Lords. Les bonnes années intervenues entre-temps n'avaient pas été bénéfiques pour l'île. La récolte de froment était moyenne, celle d'orge était insuffisante. L'orge atteignit un prix élevé, mais pas assez pour compenser le défaut de récolte. Depuis la moisson de 1835, le prix du froment n'était que de 38 s. : il en fallait 60 pour laisser un bénéfice.

On faisait un peu de semence de trèfle et de navet, mais seulement en petite quantité. Cramp avait un assolement où le cumin revenait régulièrement, mais il était le seul à en cultiver. C'était une production hautement spéculative. La surface en pommes de terre était réduite. Cette culture n'avait absolument rien à voir avec le bas prix du froment.

A cette date, il y avait peu de moutons dans l'île. Cramp estimait à 500 acres la surface minimale pour entretenir un troupeau. Il n'y avait qu'une ou deux fermes de 350 acres. La plupart étaient beaucoup plus petites. L'hypothèse de la Commission était que le petit nombre de moutons

était dû à l'absence de clôtures, mais Cramp n'était pas de cet avis. Les ovins et les bovins, là où il y en avait, étaient en général « enfermés dans des parcs artificiels » qui protégeaient efficacement les cultures sur pied.

Suivant John Nearne, régisseur foncier responsable de 20 000 livres par an, on ne prélevait plus sur le capital pour payer les fermages dans les environs de Faversham et de Canterbury en 1838. Le houblon rendait bien et, quoiqu'il y ait eu des récoltes médiocres dans les terres légères, les choses allaient s'améliorant dans les terres à moutons et à grains. Les exploitations mixtes, pensait-il, avaient peut-être atteint un équilibre l'année précédente. Pour y parvenir, les fermiers avaient amélioré leurs assolements et utilisaient davantage de fumier, mais leurs bénéfices n'augmentaient pas en proportion. Cela pour Nearne, était à imputer à l'accroissement de la taxe pour les pauvres, ce qui, bien sûr, n'explique pas tout.

A Bexley, à Eltham et à Chelsfield, dans la banlieue londonnienne du Kent, les exploitations étaient vastes. Waring, de Chelsfield, exploitait 1 100 acres depuis quarante-cinq ans. Dans ces terres vallonnées, jachère, froment, trèfle, avoine et vesces se succédaient suivant la rotation usuelle dans les terres lourdes du comté. Ici, 24 boisseaux de froment étaient considérés comme une bonne récolte ; on n'atteignait souvent que 16 boisseaux, et ce après quatre labours de jachère. Waring n'utilisait pas d'engrais artificiels. Son troupeau de moutons lui permettait de s'en tenir au parcage. Avec les rendements qu'il déclarait et les prix courants, la culture des céréales ne pouvait pas être payante, aussi réduisit-il sa surface en froment. Il avait supprimé un attelage et comptait en supprimer un autre, faisant ainsi de substantielles économies. Il s'intéressait à l'arboriculture. Il est évident qu'il ne pouvait pas trouver d'autres moyens de s'en tirer.

Green, d'Eltham, exploitait avec son fils à peu près la même surface en sols argileux lourds. Son assolement était identique, avec des fèves à la place des vesces. En travaillant très énergiquement ses jachères, il obtenait de hauts rendements : 32 boisseaux de froment, 28 quintaux de trèfle⁵¹ (deux fois le rendement de Waring), 64 boisseaux d'avoine et 32 boisseaux de fèves. Très à la page, il faisait ses semis en ligne avec deux semoirs du Suffolk, qu'il louait aussi à forfait. Mais malgré de tels rendements et bien qu'il ne comptât rien pour l'entretien des fossés et des haies, le pigeonnier, les pertes de récoltes, les intérêts de son capital ou le travail du fermier, il perdait de l'argent sur toutes ses productions, sauf les fèves. Il vendait son foin de trèfle à Londres et se fournissait en fumier à Woolwich en échange de paille. Il avait d'ordinaire mille quatre cents à mille cinq cents moutons à l'engrais, qu'il achetait à la foire de Romney et qu'il gardait deux ans, escomptant un bénéfice d'une livre par tête. Il engraisait vingt à trente bœufs et entretenait cent vaches. Il n'estimait guère profitable de mettre en herbe des terres tenues en fermage, car la nouvelle prairie ne produisait pas grand-chose avant dix ou douze ans.

51. Quintaux de 100 livres [N.d.T.].

Dowling, de Bexley, était certain que seul l'intérêt qu'il portait aux bestiaux lui avait évité de sombrer avec ses 400 acres. Il avait engraisé cent bœufs l'année précédente, dans une ferme où un autre n'en aurait pu faire que cinquante ; aussi sa culture n'était-elle pas caractéristique. Il possédait un très nombreux troupeau ovin, mais le bas prix des maigres n'était pas un avantage suffisant pour compenser le défaut de navets, qui l'obligeait à acheter des tourteaux. Comme l'avoine d'Irlande ne valait que 15 ou 16 s., il n'en cultivait pas. Sans doute était-il réaliste⁵².

La légère amélioration qui se fit sentir à partir de 1835 ou 1836 encouragea Lord Amherst à reprendre en main Hall Farm en 1838. Robert Jones fut chargé de la remettre en bon état de culture.

Cette ferme n'avait pas fait de bénéfice depuis de nombreuses années. Elle comprenait 190 acres de terres labourables, 40 acres de prairies et 20 acres de houblonnières, sur « un sol très mauvais, en partie fait d'une couche de sable pur ». Ni le propriétaire — qui l'avait fait valoir directement pendant un bon nombre d'années avant 1827 — ni un fermier qui l'avait pris à bail pour quatorze ans, n'avaient pu rentrer dans leurs frais. En fait, au bout de quelques années, le fermier supplia qu'on lui permît d'abandonner le bail, arguant qu'il engloutirait toute sa fortune s'il continuait. Il obtint son congé en 1835.

De 1835 à 1838, la gestion de la ferme fut médiocre et les comptes montrent une perte de £ 1 675. Jones fut nommé régisseur au printemps de 1838, dans l'espoir qu'il pourrait faire mieux. Quand il vint inspecter les terres, il les trouva dans un tel état qu'il lui fallut les mettre toutes en jachère d'été pendant près de deux ans de suite ; dans de nombreuses parcelles, il fallut retirer jusqu'à vingt tombereaux de chiendent par acre. On donna six ou sept labours chaque année, avec des charrues à deux chevaux plutôt qu'avec la vieille charrue du Kent. Puis on établit un assolement de six ans. Par bonheur, les sols n'étaient pas humides et le peu de drainage qui était nécessaire fut promptement expédié.

L'assolement décidé comprenait navets, orge, prairie temporaire, en général une seule coupe, froment, navette, vesces d'hiver pour le fourrage d'été, avoine, orge ou pois. Dans ce système, les plantes fourragères occupaient la moitié des terres, base nécessaire dans une ferme où les profits dépendaient des bestiaux. L'accroissement du cheptel est l'indice du succès de ce système :

	1838	1845
Chevaux	10	10
Vaches	14	12
Moutons	222	444
Porcs	14	10

52. *Report and Evidence of the Select Committee of the House of Commons, 1833. Evidence of William Taylor, John Cramp and John Neve ; House of Lords Committee, 1836, Thomas Waring, John Green, John Nearne, R. H. Dowling & J. H. Cramp ; House of Commons Committee, 1836, John Cramp & John Neve, Bloomsbury, State Paper Office of the British Library.*

Avant 1841, les trois cents moutons de Knowle Park étaient séparés de ceux de Hall Farm. Après cette date, les deux troupeaux furent réunis pour faire un ensemble de sept cent quarante-quatre têtes, qui fut admis par contrat à pâturer l'été dans le Park au taux de 3 d. par semaine et par tête. En 1843, on décida qu'il n'était pas rentable d'avoir un troupeau non reproducteur, car de 1838 à 1843 les comptes n'avaient fait apparaître qu'un bénéfice d'environ £ 177 par an. La moyenne de £ 422, obtenue de 1843 à 1845 inclus, montre que ce changement était justifié.

Malgré ce bénéfice, la ferme dans son ensemble ne rapportait pas assez pour le fermage et l'entretien de la famille du fermier. Sur la base des recettes et des dépenses, le gain effectif en argent ne fut que de £ 70 par an pendant les huit années de 1838 à 1845, et le propriétaire dut réinjecter plusieurs fois des capitaux pour soutenir l'affaire.

Jusqu'à là donc, si l'entreprise n'était pas une réussite sur le plan financier, on était du moins parvenu à créer une excellente exploitation sur des terres pauvres et dégradées par des années de mauvaise culture. La cure était en bonne voie et, à l'Annonciation de 1848, on avait toutes les raisons de prévoir que la somme de ces dépenses et de ces années de travail allait finalement trouver sa récompense. On recommandait la visite de cette belle réalisation à tous ceux qui pouvaient faire les quelques miles nécessaires pour s'y rendre. James Thomson, agent de Lord Amherst, pouvait alors déclarer à son employeur qu'il était presque impossible de trouver une ferme mieux gérée.

C'est aux moutons qu'il fallait imputer ce qu'il y avait eu comme bénéfices au cours des deux années précédentes, mais la houblonnière était comptée à part. Son exploitation était bénéficiaire mais sans plus, remarque Thomson, si l'on considère le houblon comme une culture hautement spéculative. Sur huit ans, le gain annuel moyen était de £ 142 10 s. 3 d., soit 22 % du capital de £ 650 investi⁵³. Malheureusement, Thomson ne donne aucune indication sur les rendements et sur les variétés.

Innovations

Mais ce genre d'activité n'était pas caractéristique du comté dans son ensemble. Léonce de Lavergne était sceptique. La révolution agricole déclenchée par Arthur Young n'avait pas encore atteint le Kent et, bien qu'il se fût agi autrefois d'un des comtés les mieux cultivés, les fermiers se contentaient de leurs vieilles méthodes, dédaignées par les riches et habiles fermiers du Nord. Cependant, le drainage agissait comme par magie et, d'après le témoignage de Benjamin Hatch, de Tenterden, devant la Commission restreinte de 1848, une utilisation judicieuse de la charrue-taupe, attelée de six chevaux, améliorait les conditions de sol au point de permettre

d'y faire des cultures-racines. On ne pouvait pas toutefois les faire pâturer, il fallait les enlever pour les donner à l'étable.

Les avances à la terre étaient généralement considérables : elles comprenaient les fumures et demi-fumures, les labours, la valeur fourragère des pailles et du foin, et le drainage avec des drains de bois ou de poterie, mais le résultat était bon. « Là où prévalent ces pratiques, les fermiers font des progrès rapides, parce qu'ils ont la sécurité du placement de leurs capitaux. » On utilisait de la craie comme amendement dans l'île de Sheppey et on continuait à utiliser de la chaux apportée du Sussex dans le Weald. Un autre témoin, William Barnes, de Staplehurst, exprimait les mêmes vues.

Edward Carter Hughes, natif de Hythe, ne partageait pas l'opinion de Lavergne. A son avis, l'agriculture du Kent était excellente, et c'était peut-être vrai, même si elle ne ressemblait pas à celle des grandes exploitations de céréales et d'élevage du nord de l'Angleterre et des Pays-Bas. La description du comté par Rham en 1850 est concise et juste. Sa production était élevée, mais avec un luxe de dépenses. Il aurait fallu davantage de drainages et de chaulages, et il était nécessaire d'employer plus économiquement le travail. La vieille charrue du Kent, avec son age trapu en chêne de dix pieds de long, cinq pouces d'épaisseur et quatre pouces de largeur, avec son soc de trente-deux livres et les autres pièces tout aussi lourdes, était traînée péniblement par quatre chevaux.

Vergers et maraîchage

Dans l'île de Thanet, le froment alternait avec les fèves, celles-ci étant semées en ligne, fortement fumées et binées plusieurs fois à la houe à cheval. On faisait du millet des oiseaux et des semences de radis, de cresson et de moutarde pour les marchands de Londres. On cultivait des asperges à Deptford, des pois à Rochester — où les vergers de pommiers, poiriers, pruniers et cerisiers étaient l'ornement du pays —, ainsi que des noisetiers autour de Maidstone. Quelque 800 000 moutons s'engraissaient dans le Marais de Romney et dans ceux de la Stour, de la Medway, de la Tamise et de la Swale. On en tenait deux à cinq par acre ; pourtant, même ainsi, l'herbe prenait parfois le dessus et il fallait amener des bœufs d'embouche pour la consommer. On les nourrissait l'hiver au foin. Les Downs avaient aussi des moutons, mais peu d'élevage laitier ; on n'y faisait du fromage que pour la consommation domestique. Tout cela confirme ce que disait George Buckland quelques années plus tôt⁵⁴.

Trente ans plus tard, J. A. Clarke ne trouva pas grand-chose de changé, bien que dans son rapport il se fût limité aux pratiques courantes, sans faire de comparaisons⁵⁵.

53. James THOMSON, « Account of Hall Farm near Sevenoaks », *Royal Agricultural Society of England Journal*, London, 1847, VIII, pp. 33-45.

54. George BUCKLAND, « On the Farming of Kent », *ibid.*, 1845, VI, pp. 251-302.

55. J. A. CLARKE, « Practical Agriculture », *ibid.*, 1878. Cf. Richmond Commission, i.e. *Royal Commission on Agriculture* : Report by C. W. Little, 1881, Bloomsbury State Paper Office of the British Library.

Les arboriculteurs spécialistes du Kent trouvèrent un défenseur dans la personne d'un des leurs, Charles Whitehead, membre de la Royal Agricultural Society of England et des Sociétés Linnéenne et de Géologie. Il habitait à Barming, près de Maidstone. On lui doit deux articles spécialisés, « Fruit Growing in Kent », dans le *Royal Agricultural Society of England Journal* de 1876, et « Fifty Years of Fruit Growing » dans ce même *Journal* de 1889. Il publia sur ce sujet-là dans diverses autres revues contemporaines et témoigna devant la Commission Richmond de 1881.

En 1839, le Kent n'avait que des vergers de cerisiers et de pommes à cidre. En 1872, les vieux vergers à cidre avaient disparu, remplacés par de nouveaux vergers de pommes de table et à cuire. Mais ce genre de changement était dans les traditions locales : cela faisait trois cents ans qu'on plantait et replantait, qu'on arrachait et ré-arrachait un peu au hasard les vergers du Kent, souvent pour y mettre du houblon, ce qui pouvait s'avérer un bon investissement, mais souvent aussi une illusion et un leurre. Entre 1866 et 1876, des vergers avaient été plantés entre Orpington et Crayford et dans le Weald — Whitehead avait lui-même étendu sa surface —, et on avait planté quelques arbres à fruits de table entre les vieux pommiers. Les préférences allaient aux cassissiers, aux groseilliers et aux framboisiers, les fraisiers étant moins appréciés. Mais on taillait souvent les pommiers trop court, et l'herbe des vergers était trop intensivement fauchée ou pâturée aux moutons. La production des fruits était facilitée par les nouveaux moyens de transport, bateaux à vapeur de l'est du Kent et chemins de fer dans l'intérieur, mais elle subissait une concurrence étrangère forte et croissante de France et de Belgique.

On se plaignait encore des haies envahissantes et des fossés trop larges dans le Weald en 1881 ; en outre, l'élevage se faisait sans sélection, les vaches étant mises au taureau le plus proche, quelles que soient ses qualités. Le labour à la vapeur prenait une certaine importance, mais on ne pensait pas qu'il puisse donner vraiment satisfaction⁵⁶. Il apparaît qu'on avait fait quelques drainages et que l'agriculture de secteurs particuliers comme Thanet, Sheppey et d'autres points de la côte était assez bonne, bien qu'on n'y eût pas introduit d'instruments nouveaux hormis quelques semoirs en ligne ; on employait quelques-uns des nouveaux engrais, et ici et là un fermier utilisait des tourteaux ; il est probable que la surface en fruits et en houblon augmentait, et les moutons du Marais de Romney étaient aussi renommés et productifs que jamais.

DÉCLIN DE LA CÉRÉALICULTURE

A la suite des désastres des années 1870, l'agriculture du Kent subit un changement complet, comme ce fut du reste le cas presque partout ailleurs.

56. Richmond Commission, *ibid.* : Evidence of George Neve.

En trente ans, de 1868 à 1898, la surface des terres labourables diminua de près de 100 000 acres. En voici le détail :

	1868	1898
Froment	110 720	53 494
Orge	38 179	36 535
Avoine	53 016	43 804
Fèves	23 161	6 655
Pois	20 819	13 590
Betteraves	8 400	10 958
Navets et rutabagas	32 070	20 871
Pommes de terre	14 188	13 276

Pendant la même période, les prairies permanentes passèrent de 295 009 à 406 607 acres, le trèfle et les prairies en assolement de 47 452 à 54 023 acres, soit un accroissement total des herbages de l'ordre de 118 000 acres. Malgré tout, l'effectif ovin tombait de 1 025 115 à 937 261 têtes, soit une diminution de près de 88 000 têtes, qui cependant n'empêchait pas la densité à l'acre de rester supérieure à celle de tous les autres comtés. Les bovins augmentaient de 63 087 à 77 037 têtes.

La principale raison qui avait amené les fermiers à un changement aussi radical était, comme l'exprime le rapport de W. Fream à la Commission Royale de l'Agriculture de 1893, que le blé « ne valait plus rien ». Les rendements étaient faibles bien que la qualité fût bonne, et c'est grâce aux fruits et au houblon que beaucoup de fermiers de la région de Maidstone purent traverser la tourmente. Une grande partie des terres en pente sur les collines de craie furent abandonnées, et les fermiers cessèrent de cultiver vraiment les herbages parce que cela ne payait plus. C'est du moins ce qu'ils disaient.

Les pâturages étaient devenus un simple accessoire pour se procurer le fumier des bœufs qu'on y nourrissait. Un exploitant avait cinq cents brebis du Kent, en plus des bœufs du Sussex qu'il élevait, ce qui vient contredire cette affirmation. Mais un autre, qui prenait régulièrement quatre cents bœufs pour l'hiver, la confirme peut-être. Un autre encore, producteur de houblon et de fruits, pensait que le meilleur fumier était celui des vaches laitières de bonne race. Ce dernier tirait probablement le plus gros profit des deux côtés, car il vendait le lait de ses quatre-vingt-dix à cent vaches laitières traitées régulièrement. Il avait fait du beurre auparavant, mais en 1893 il envoyait son lait frais à la ville. Cette année-là, la récolte de fruits fut assez abondante pour qu'on se plaignît de la surproduction, mais la chute de certains prix était indéniablement due, pour une part, à « la manière négligente et malpropre » dont on emballait les fruits et notamment les plus fragiles.

Dans l'est du Kent quelques années plus tard, on suivait deux assolements ; soit le quadriennal strict : froment, navets, orge et prairie temporaire, soit le vieil assolement septennal : navets, orge ou avoine, prairie temporaire, froment, orge ou avoine, pois ou fèves, puis de nouveau du froment. Il y

avait un peu de sainfoin, qui durait trois ans. La surface en froment avait diminué au profit de l'orge et de l'avoine. Beaucoup de fermes, en particulier celles qui avaient des herbages dans le Marais de Romney, élevaient des moutons du Kent. Même dans le secteur compris entre Canterbury, Faversham et Chatham, l'orge et l'avoine avaient en partie supplanté le froment. On avait aussi abandonné le millet des oiseaux, bien qu'on fit encore, à l'occasion, des semences de radis, de navets, de betteraves et d'autres plantes. L'arboriculture était florissante et les plantations s'étendaient.

Dans l'ouest du Kent, de Lenham à Westerham, Rochester et Tonbridge, on continuait à élever des bœufs Shorthorn et Sussex, et on faisait beaucoup de fruits et de noisettes. Il n'y avait pas d'assolement particulier. Les rives de la Tamise y étaient largement abandonnées aux taillis pour la production des perches à houblon, mais l'élevage des moutons était pratiqué en grand près de Farningham et de Horton Kirby, où les engrais artificiels et le fumier de Londres, s'ajoutant aux parcs, permettaient de bonnes récoltes.

Dans les petites fermes du Weald, de nombreuses terres avaient été mises en prairie temporaire, et parfois par simple abandon. Pourtant, on entendait toujours, à la fin du siècle, récriminer à propos de la dimension réduite des parcelles et de la hauteur des haies. Les baux ne prescrivaient plus l'assolement comme un siècle plus tôt. On prenait toujours les agneaux du Marais de Romney pour l'hiver, conformément à la tradition, et on continuait à élever et à engraisser quelques bœufs du Sussex. Il n'y avait que peu ou pas de changements dans les anciennes méthodes d'embouche des moutons et des bœufs, ni dans la culture des quelques terres labourables du Marais de Romney.

L'île de Thanet gardait sa réputation de haute fertilité, que l'on attribuait, non à la main bienveillante de la nature, mais à des siècles de fertilisation par les algues, qui avait dû changer complètement la composition du sol. Au tournant du siècle, la principale culture était l'orge, aux récoltes abondantes et de bonne qualité. L'avoine aussi donnait de bons résultats, mais la surface en froment avait diminué. L'élevage laitier se développait pour répondre à la demande croissante de lait frais des villégiatures du bord de mer, à la périphérie desquelles on trouvait quelques jardins maraîchers. Les anciennes productions de millet des oiseaux, de cumin et de coriandre avaient presque complètement cessé en 1900, « principalement par suite de la concurrence étrangère ». On les avait aussi abandonnées dans l'île de Sheppey en faveur de betteraves, rutabagas et navets cultivés pour leur semence, éventuellement sous contrat pour des grainiers. On élevait et on engraisait encore en grand des moutons dans les marais et les pâturages. Autour de Gravesend et à Sheppey, les semences dont il vient d'être question voisinaient aussi avec les cultures maraîchères⁵⁷.

57. Charles WHITEHEAD, « A Sketch of the Agriculture of Kent », *Royal Agricultural Society of England Journal*, London, 1889 ; Rider HAGGARD, *Rural England*, London, Longmans, 1902 ; A. D. HALL & E. J. RUSSELL, *Agriculture and Soils of Kent, Surrey and Sussex*, London, H. M. Stationery Office, 1911 ; on trouvera quelques commentaires intéressants mais dispersés dans F. C. CLARKE, *Kentish Fire*, Rye (Sussex), Adams, 1947.

*

Tout au long de ces quatre siècles, l'agriculture du Kent bénéficia de sa diversité. La fertilité des pâturages de marais était la base d'une production animale stable. Les cultures spéciales, houblon, fruits, noisettes et, dans l'Est et les îles de Thanet et de Sheppey, la production de semences contribuaient à maintenir prospère l'agriculture du comté. Les systèmes de culture appropriés aux différents secteurs étaient déjà déterminés quand s'ouvre notre période. Le défrichement des terres alors inoccupées fut le seul événement nouveau, mais elles restèrent utilisées de la même façon, compte tenu, bien sûr, des modifications que les changements économiques mondiaux imposèrent aux agriculteurs du Kent tout comme aux autres. Mais dans le Weald où les premiers colons avaient tenté, sans jamais beaucoup de succès, de mettre le sol en labour, finalement beaucoup d'entre eux revinrent à l'herbage et aux productions animales.

Traduit de l'anglais par François Sigaut.